

*L'art d'en finir :
la mort dans le texte*

**L'art du *memento mori* poétique
(Jean de Sponde, sonnets sur la mort, *Essay de
quelques poèmes chrétiens*, 1588)**



Simon Renard de Saint-André, *Vanité*, huile sur toile, vers 1650, Musée des Beaux-Arts de Lyon

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

Essays de quelques poemes chrestiens
(1588)

SONNETS SUR LE MESME SUBJECT

1

Mortels, qui des mortels avez pris votre vie,
Vie qui meurt encor dans le tombeau du Corps :
Vous qui ramoncelez¹ vos trésors, des trésors
De ceux dont par la mort la vie fut ravie :

Vous qui voyant de morts leur mort entresuivie²,
N'avez point de maisons que les maisons des morts,
Et ne sentez pourtant de la mort un remords,
D'où vient qu'au souvenir son souvenir s'oublie ?

Est-ce que votre vie adorant ses douceurs
Déteste des pensers de la mort les horreurs,
Et ne puisse envier une contraire envie ?

Mortels, chacun accuse, et j'excuse le tort
Qu'on forge en votre oubli. Un oubli d'une mort,
Vous montre un souvenir d'une éternelle vie.

¹ Vous qui amoncelez de nouveau...

² *entresuivre* : venir à la suite de, se succéder

2

Mais si¹ faut-il mourir et la vie orgueilleuse,
Qui brave de² la mort, sentira ses fureurs,
Les Soleils haleront ces journalières fleurs,
Et le temps crèvera cette ampoule venteuse,
Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse,
Sur le vert de la cire éteindra ses ardeurs,
L'huile de ce Tableau ternira ses couleurs,
Et ces flots se rompent à la rive écumeuse.

J'ai vu ces clairs éclairs passer devant mes yeux,
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux,
Ou d'une, ou d'autre part éclatera l'orage³.

J'ai vu fondre la neige, et ces torrents tarir,
Ces lions rugissants⁴ je les ai vus sans rage,
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir.

3

Ha ! que j'en vois bien peu songer à cette mort,
Et si⁵ chacun la cherche aux dangers de la guerre,
Tantôt dessus la mer, tantôt dessus la Terre,
Mais las ! dans son oubli tout le monde s'endort.

De la Mer on s'attend à ressurgir au Port,
Sur la Terre aux effrois⁶ dont l'ennemi s'atterre :
Bref chacun pense à vivre, et ce vaisseau de verre,
S'estime être un rocher bien solide, et bien fort.

Je vois ces vermisseaux bâtir dedans leurs plaines,
Les monts de leurs desseins, dont les cimes hautaines
Semblent presque égaler leurs cœurs ambitieux

Géants, où poussez-vous ces beaux amas de poudre ?
Vous les amoncelez ? Vous les verrez dissoudre :
Ils montent de la Terre ? Ils tomberont des Cieux.

¹ *si* : pourtant

² *braver de* : parler dédaigneusement de

³ On peut comprendre : le tonnerre [...] soit d'un côté soit de l'autre fera éclater l'orage

⁴ *lions rugissants* : Voir notamment Psaume 22 dans la traduction de Marot : « Et tout ainsi qu'un lion ravissant, / Après la proie en fureur rugissant, / Ils ont ouvert dessus moy languissant, / Leur gueule gloute. » (strophe 7). 1 Pierre 5, 8 : « Votre adversaire, le diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant, qui cherche quelqu'un à dévorer ». Job 4, 10 : « [sous le souffle de la colère divine] les rugissements du lion, les cris du fauve, et les crocs des lionceaux sont brisés »

⁵ *Et si* : et pourtant

⁶ *Sur la Terre* [on s'attend] *aux effrois*...

4

Pour qui tant de travaux ? Pour vous ? de qui l'haleine¹
Pantelle² en la poitrine, et traîne sa langueur ?
Vos desseins sont bien loin du bout de leur vigueur,
Et vous êtes bien près du bout de votre peine.

Je vous accorde encore une emprise³ certaine,
Qui de soi court du Temps l'incertaine rigueur⁴,
Si⁵ perdrez vous en fin ce fruit, et ce labeur,
Le Mont est foudroyé plus souvent que la plaine.

Ces Sceptres enviez, ces Trônes débattus,
Champ superbe du camp de vos fières vertus,
Sont de l'avare mort, le débat, et l'envie.

Mais pourquoi ce souci ? mais pourquoi cet effort ?
Savez-vous bien que c'est le train de cette vie ?
La fuite de la vie, et la course à la Mort.

5

Hélas ! comptez vos jours : les jours qui sont passés
Sont déjà morts pour vous, ceux qui viennent encore
Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore,
Et moitié de la vie est moitié du décès.

Ces désirs orgueilleux pêle-mêle entassés,
Ce cœur outrecuidé⁶ que votre bras implore,
Cet indomptable bras que votre cœur adore,
La Mort les met en gêne⁷, et leur fait le procès⁸.

Mille flots, mille écueils, font tête à votre route,
Vous rompez à travers⁹, mais à la fin sans doute
Vous serez le butin des écueils, et des flots.

Une heure vous attend, un moment vous épie,
Bourreaux dénaturés de votre propre vie,
Qui vit avec la peine, et meurt sans le repos.

¹ *l'haleine* : le souffle

² *pantelle* : halète

³ *emprise* : entreprise, projet, fait d'entreprendre

⁴ Qui d'elle-même encourt l'incertaine rigueur du Temps

⁵ *si* : pourtant

⁶ présomptueux

⁷ Dans la langue de la Renaissance, gêne (orthographe *geine*) et géhenne sont presque interchangeables. Le mot a donc un sens très fort : *torture, supplice*.

⁸ Dans l'orthographe du XVI^e siècle, la première rime est tout à fait régulière (*passiez – decez – entassez – procez*)

⁹ *rompre à travers* : se frayer un chemin en détruisant les obstacles

6

Tout le monde se plaint de la cruelle envie
Que la Nature porte aux longueurs de nos jours :
Hommes, vous vous trompez, ils ne sont pas trop courts
Si vous vous mesurez au pied de¹ votre vie.

Mais quoi ? Je n'entends point quelqu'un de vous qui die²
Je me veux dépêtrer de ces fâcheux détours,
Il faut que je revole³ à ces plus beaux séjours,
Où séjourne des Temps l'entresuite⁴ infinie.

Beaux séjours, loin de l'œil, près de l'entendement,
Au prix de qui ce Temps ne monte⁵ qu'un moment,
Au prix de qui le jour est un ombrage sombre,

Vous êtes mon désir, et ce jour, et ce Temps,
Où le Monde s'aveugle, et prend son pasetemps,
Ne me seront jamais qu'un moment, et qu'une Ombre.

7

Tandis que dedans l'air un autre air je respire,
Et qu'à l'envi du feu⁶ j'allume mon désir,
Que j'enfle contre l'eau les eaux de mon plaisir,
Et que je colle à Terre un importun martyre,

Cet air toujours m'anime, et le désir m'attire,
Je recherche à monceaux les plaisirs à choisir,
Mon martyre élevé me vient encor saisir,
Et de tous mes travaux⁷ le dernier est le pire.

À la fin je me trouve en un étrange émoi⁸.
Car ces divers effets ne sont que contre moi,
C'est mourir que de vivre en cette peine extrême.

Voilà comme la vie à l'abandon s'espard⁹,
Chaque part de ce Monde en emporte sa part,
Et la moindre à la fin est celle de nous même.

¹ *au pied de* : à l'aune de, au prix de...

² *qui die* : qui dise...

³ *revoler* : voler de nouveau, s'élancer de nouveau avec ardeur

⁴ *entresuite* : succession

⁵ *monter* (ici) : valoir, égaler

⁶ *Et qu'à l'envy du feu* : en rivalisant avec le feu...

⁷ *travail* : souffrance, torture.

⁸ *Un étrange émoi* : un trouble d'une radicale étrangeté. *Etrange* a dans la langue de la Renaissance un sens aussi fort qu'*étranger*.

⁹ *Voilà comme la vie à l'abandon s'espard* (du verbe *s'espandre*) : voilà comment la vie s'éparpille en se partageant.

8

Voulez-vous voir ce trait¹ qui si raide s'élance
Dedans l'air qu'il poursuit au partir de la main ?
Il monte, il monte, il perd² : mais hélas ! tout soudain
Il retombe, il retombe, et perd sa violence.

C'est le train de nos jours, c'est cette outrecuidance
Que ces monstres de Terre allaitent de leur sein,
Qui baise ore des monts le sommet plus hautain,
Ores sur les rochers de ces vallons s'offense³.

Voire ce sont nos jours : quand tu seras monté
À ce point de hauteur, à ce point arrêté,
Qui ne se peut forcer, il te faudra descendre.

Le trait est empenné⁴, l'air qu'il va poursuivant,
C'est le champ de l'orage, hé ! commence d'apprendre,
Que ta vie est de Plume, et le monde de Vent.

9

Qui sont, qui sont ceux là, dont le cœur idolâtre,
Se jette aux pieds du Monde, et flatte ses honneurs ?
Et qui sont ces valets, et qui sont ces Seigneurs ?
Et ces Âmes d'Ébène, et ces faces d'Albâtre ?

Ces masques déguisés, dont la troupe folâtre
S'amuse à caresser je ne sais quels donneurs
De fumées de Cour, et ces entrepreneurs,
De vaincre encor le Ciel qu'ils ne peuvent combattre ?

Qui sont ces lovateurs⁵ qui s'éloignent du Port ?
Hommagers⁶ à la vie, et félons à la Mort,
Dont l'étoile est leur Bien, le Vent leur fantaisie ?

Je vogue en même mer, et craindrais de périr,
Si ce n'est que je sais que cette même vie
N'est rien que le fanal qui me guide au mourir.

¹ *Trait* : le javelot, la flèche

² *il perd* : il tarde, il s'attarde

³ *s'offense* : se blesse

⁴ *empenné* : muni d'ailes, ailé. L'*empenne* est un aileron (souvent de plumes), fixé de part et d'autre du talon d'une flèche.

⁵ *Lovateurs* : navigateurs qui louvoient (image maritime)

⁶ *hommagers* et *félon* renvoient au lexique féodal : le *félon* viole les engagements pris envers le seigneur, l'*hommage* est l'engagement que contracte le vassal envers son seigneur.

10

Mais si mon faible corps, qui comme l'eau s'écoule,
Et s'affermit encor plus long temps qu'un plus fort,
S'avance à tous moments vers le seuil de la mort,
Et que mal dessus mal dans le tombeau me roule,
Pourquoi tiendrai-je raide à ce vent qui saboule¹
Le Sablon² de mes jours d'un invincible effort ?
Faut-il pas réveiller cette Âme qui s'endort,
De peur qu'avec le corps la Tempête la foule ?
Laisse dormir ce corps, mon Âme, et quant à toi
Veille, veille, et te tiens alerte à tout effroi,
Garde que ce Larron ne te trouve endormie³ :
Le point de sa venue est pour nous incertain,
Mais, mon Âme il suffit, que cet auteur de vie,
Nous cache bien son temps, mais non pas son dessein.

11

Et quel bien de la Mort ? où la vermine ronge,
Tous ces nerfs, tous ces os ? où l'Âme se départ
De cette orde⁴ charogne, et se tient à l'écart,
Et laisse un souvenir de nous comme d'un songe ?
Ce corps qui dans la vie en ses grandeurs se plonge,
Si soudain dans la mort étouffera sa part,
Et sera ce beau Nom qui tant par tout s'espard,
Borné de vanité, couronné de Mensonge.
À quoi cette Âme hélas ! et ce corps désunis,
Du commerce du monde hors du monde bannis ?
À quoi ces nœuds si beaux que le Trépas délie ?
Pour vivre au Ciel il faut mourir plutôt ici :
Ce n'en est pas pourtant le sentier raccourci,
Mais quoi ? nous n'avons plus ni d'Hénoch ni d'Élie⁵.

¹ *Sabouler* : secouer violemment

² *sablon* : sable

³ Mt 24, 42-44 : « Veillez donc : car vous ne savez à quelle heure doit venir votre Seigneur. / Mais sachez cela, que si le pere de famille savoit à quelle veille de la nuit le larron devoit venir, il veilleroit & ne laisseroit point percer sa maison. / Pourtant vous aussi soyez prests : car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne cuiderez point » (traduction de la Bible de Genève, 1588)

⁴ *ord* : sale, répugnant

⁵ Voir Gn 5, 18-24 (Hénoch) et 2 Rois 2, 11 (Élie). Voir aussi : « Par foy Enoch a esté transporté affin qu'il ne veist point la mort et point ne fut trouvé pource que Dieu l'avoit transporté » (He 11, 5, traduction de la Bible de Genève, 1588).

Tout s'enfle contre moi, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde, et la chair, et l'Ange révolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé
Et m'abyme, Seigneur, et m'ébranle, et m'enchanté,
Quelle nef, quel appui, quelle oreille dormante¹,
Sans péril, sans tomber, et sans être enchanté,
Me donras-tu ? Ton Temple où vit ta Sainteté,
Ton invincible main, et ta voix si constante.

Et quoi ? mon Dieu, je sens combattre maintes fois
Encore avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
Cet Ange révolté, cette chair, et ce Monde.

Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appui, l'oreille, où ce charme perdra,
Où mourra cet effort, où se rompra cette Onde.

FIN

¹ *Dormante* : sourde

Philippe Duplessis-Mornay, *Excellent discours de la vie et de la mort*, 1576

Sentence mise en exergue sur la première page :

Pour mourir bien-heureux, à vivre faut apprendre

Pour vivre bien-heureux, à mourir faut entendre.

▪ Quelques extraits du *Discours*

1. Nous apprehendons la mort comme une chose à nous inusitée, et nous n'avons rien plus commun en nous. Nostre vivre n'est qu'un mourir continuel. A mesure que nous croissons, nostre vie décroist. Nous n'entrons point un pas en nostre vie, que nous n'entrions un pas en la mort. Qui a vecu un tiers de ses ans, a un tiers de soi mort. Qui la moitié, est ja demi mort. De nostre vie, tout le temps qui en est passé est mort, le present vit et meurt tout ensemble, et le futur mourra pareillement. Le passé n'est plus. Le futur n'est point encore, le present est, et si n'est plus. Bref toute ceste vie n'est qu'une mort.

2. Mais à nous qui sommes nourris à une plus sainte escole, la mort est bien autre chose. Il ne nous faut pas comme aux Payens de la consolation contre la mort, mais il faut que la mort nous serve de consolation contre toute espece d'affliction. [...] Ce ne nous est pas une fin de vie, mais une fin de mort, et un commencement de vie.

3. L'homme est né au ciel, le ciel est son pays, et son air. Ce qu'il est en son corps, c'est par une maniere d'exil et de confinement.

▪ Quelques extraits des traductions de Sénèque jointes au *Discours*

1. **Lettre CII¹** : Chaque jour, chaque heure nous monstre que nous ne sommes rien, et par quelque argument tout frais ramentoit la fragilité à ceux qui la veulent oublier, quand elle les contraint de regarder vers la mort, lors qu'ils se forgent en l'esprit quelque éternité. [...] O que cest grande folie, que l'esperance de ceux qui commencent de longues besongnes, j'acheteray, je bastiray, je mettray à profit j'exigeray, j'auray des honneurs, et puis tout à temps, mais que joy vieil, et ma

¹ *Lettres à Lucilius*

vieillesse lasse et saoule de tout cela, je la mettray en repos. [...] Nous nous proposons de longues navigations, et de ne retourner de long temps chez nous, tant que nous ayons couru vagabonds plusieurs rives estrangeres. Nous nous proposons la guerre, et les recompenses tardives de nos labours militaires : bref, des charges, des honneurs, et des avancemens d'un office à l'autre. Cependant la mort nous costoye, et n'y pensons jamais, si on ne nous jette devant les yeux de fois à d'autre des exemples de la mortalité d'autrui, qui ne nous demeurent en l'esprit qu'autant de temps que nous nous en esmerveillons.

2. *De brevitae vitae* : La plus grand' part des mortels, ô Paulin, se plaint de la malignité de nature, que nous soyons engendrez pour un bien peu d'aage, et que ces espaces du temps qui nous est donné courent si viste et si roidement, que la vie laisse la pluspart des hommes lorsqu'à ils font leur preparatif pour vivre. Or nous n'avons pas peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. Assez longue vie, et assez largement pour parfaire de tes-grandes choses nous a esté donné si elle estoit toute bien employee. [...] La vie est longue, si tu en sçais user.

Lectures, pour approfondir

Textes cités :

Les sonnets sont publiés par Sponde dans le volume suivant : *Meditations sur les Pseaumes XIII. ou LIII. XLVIII. L. & LXII. Avec un Essay de quelques Poemes Chrestiens*, s. n. [Jean Portau], s. l. [La Rochelle], 1588.

Il existe plusieurs éditions modernes des sonnets. J'ai suivi la plus récente et la plus complète : *Poésies complètes*, édition de Christiane Deloince-Louette et Sabine Lardon, Classiques Garnier, 2022. (dans ce livret, l'orthographe des sonnets est cependant modernisée).

DUPLESSIS-MORNAY Philippe, *Excellent Discours de la Vie et de la mort*, Genève, Jean Durand, 1576. Le texte a été réédité par Mario Richter, Milan, Vita e pensiero, 1964.

Quelques références critiques :

Jean de Sponde (1557-1595), un humaniste dans la tourmente, Actes du colloque organisé les 14 et 15 mars 2008 à l'Université de Pau et des

Pays de l'Adour par P. Chareyre et V. Duché-Gavet, éd. par V. Duché-Gavet, S. Lardon et G. Pineau, Paris, Classiques Garnier, 2012.

BOASE, Alan Martin, « Études sur les Poésies de Jean de Sponde », J. de Sponde, *Poésies*, éd. A. Boase et F. Ruchon. Avec un « Essai sur la vie de Jean de Sponde » par F. Ruchon, et une « Étude sur les Poésies de Jean de Sponde » par A. Boase, Genève, Pierre Cailler, 1949

DELOINCE-LOUETTE, Christiane, « Un recueil-sermon : les *Sonnets sur la Mort* de Jean de Sponde », *Poétique*, n° 157, février 2009, p. 53-68.

GENDRE, André, *Évolution du Sonnet français*, Paris, PUF, 1996, chapitre V : « Jean de Sponde : en Dieu “Où mourra cest effort, où se rompra ceste onde.” », p. 75-87.

RICHTER Mario, *Jean de Sponde et la langue poétique des protestants*, éd. Y. Bellenger, F. Roudaut, Paris, Classiques Garnier, 2011. Éd et trad. fr. de *Jean de Sponde e la lingua poetica dei protestanti nel Cinquecento*, Milano, Cisalpino-Goliardica, 1973.

RIEU Josiane, « Le “point d'équilibre” baroque : approche de l'esthétique de Sponde », *Jean de Sponde (1557-1595), un humaniste dans la tourmente*, *op. cit.*, p. 131-151.

ROUSSET Jean, *L'Intérieur et l'extérieur*, Paris, Corti, 1968, chapitre I : « Jean de La Ceppède et la chaîne des sonnets ».

Prochaines conférences

Mardi 11 mars

L'art de régner :
les leçons politiques du tombeau
Hugo, *Hernani*

Mardi 6 mai

L'art :
l'écrivain doit-il « mourir au monde » ?
Proust, *A la recherche du temps perdu*